

Hervé Aubron

CAHIER CRITIQUE



Azor d'Andreas Fontana

## Tristes tropiques

par Hervé Aubron

Azore oreille française, le titre *Azor* évoque une langue exotique, sans doute parce qu'il croise l'azur et les Açores. Le film s'ouvre d'ailleurs sur une luxuriance végétale. Les verts passés trahissent toutefois un papier peint ou un poster, devant lequel apparaît un homme à l'œil azur, certes, mais au costume anthracite.

Il s'appelle Keys : le banquier suisse grenouillait dans l'Argentine dictatoriale de 1980, et a disparu dans la nature. Son associé, le compas Yvan De Wiel (Fabrizio Rongione), accompagné de sa femme (Stéphanie Cléau), vient pour la première fois à Buenos Aires pour rassurer les clients locaux de l'établissement genevois. Des rumeurs prêtent à son partenaire des pratiques et des relations interlopes, mais qu'elles soient explicitées. Keys pourrait être un avatar de Kurtz – le professionnel respecté devenu dans la forêt, « au cœur des ténèbres », cet invisible sorcier que l'on recherche chez Conrad puis chez Coppola.

Le potentiel souffle épique est toutefois vite étouffé. La forêt entrevue est blanche et laisse place aux intérieurs feutrés d'une bourgeoisie à la fois asphyxiée

et asphyxiante, où l'on chuchote courtoisement, tour à tour en espagnol et en français. Salons, restaurants, palaces, piscines, jardins exquis, hippodrome, club de notables, suscitent autant de gravures où flotte la fumée des cigarettes et des sous-entendus. *Azor* n'est pas le mot de passe d'un Eldorado tropical : il s'avère issu du patois suisse dans lequel il invite à se taire ou à surveiller ses paroles. Un Suisse découvre l'Argentine, mais c'est plutôt celle-ci qui s'helvétise. Non que la Suisse ait le monopole de la cupidité suave, mais elle demeure le prototype des plateformes offshore, ces lessiveuses du secret. Nous voilà dans une zone grise entre bonne société et horreur des exactions de la junte, hors champ – ce que ce premier long métrage travaille conséquemment, à l'image d'Yvan De Wiel, belle figure terne ou falote, grise en effet, que sa femme ambitieuse exhorte à fendre l'armure, comme si l'incarnation était pendue à une désinhibition damnatrice.

La zone grise n'est pas seulement celle des dilemmes moraux, et heureusement : c'est aussi celle d'un brouillard historique. Nous sommes en 1980, mais la direction

artistique n'en fait pas des tonnes dans le vintage, les pates d'eph retardataires ou les brushings. Abstraction faite des téléphones filaires, cela pourrait se dérouler de nos jours – et c'est d'ailleurs le cas. La mondialisation financière est une très vieille histoire qui n'en finit pas, et ses limbes sont peuplés de fantômes ou de disparus : ceux dont on hérite, ceux qui se volatilisent, soit pour partir en cavale, soit parce qu'on les a exécutés, et tous les inconnus dont on ignore l'exploitation ou le sacrifice. C'est l'état profond des *poker faces*, celui de l'argent et aussi de la diplomatie. Sur ce dernier versant, on peut parfois penser à *La Sentinelle* d'Arnaud Desplechin, qui concevait la guerre froide comme une passion précieusement gardée, même si elle était censée ne plus avoir lieu. L'oligarchie se perpétue d'autant mieux qu'elle est un bal de vanipères.

Pareillement, *Azor* ne choisit pas le parti de la satire à charge, mais celui d'une rengaine fantôme dans un dancing hors d'âge, à la manière de l'*India Song* de l'Argentin Carlos d'Alessio pour Duras, des lévitations de *Mariénbad*, ou des conciliabules d'Oliveira – même si Andreas Fontana, qui compose avec la collaboration au scénario de Mariano Linás, n'est pas aussi radical. Patrick Modiano est sans doute la référence la plus juste. L'écrivain a privilégié, après une première phase sardonique, le registre de la ritournelle spectrale, d'enquêtes irrésolues où, de pseudonymes en boutiques obscures, l'on retombe toujours, dans les années 70-80, sur le marigot indistinct de l'Occupation. *Azor*, avec humilité, élit pareillement l'atemporel non pour bomber le torse sur le plan formel ou mythologique, mais pour saisir la triste constance de la reproduction sociale et financière qui, aussi exacte que la révolution des astres, est un azur livide. ■

AZOR

Sabon, Argentine, France, 2021  
Réalisation Andreas Fontana  
Scénario Andreas Fontana, Mariano Linás  
Image Gabriel Sandoz  
Montage Nicolas Desmaison  
Musique Paul Courlet  
Décor Ana Cantre  
Intéprétation Fabrizio Rongione, Stéphanie Cléau, Carmen Iriondo, Eli Medeiros  
Production Alina Film, Local Films, Rada Cine, RTS  
Distribution Next Film  
Durée 104 min  
Sortie 12 octobre